MAISON SAINT-FRANÇOIS-RÉGIS

ŒUVRES OUVRIÈRES

RAPPORT

DE

M. S. GERMAIN DE MONTAUZAN

LU EN PRÉSENCE DE

SON ÉMINENCE MONSEIGNEUR LE CARDINAL FOULON

ARCHEVÊQUE DE LYON

DANS LA RÉUNION QU'IL A PRÉSIDÉE A SAINT-ÉTIENNE

LE 14 MARS 1892

SAINT-ÉTIENNE

J. LE HÉNAFF, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

2, RUE DE LA BOURSE, 2

—

1892

MAISON SAINT-FRANÇOIS-RÉGIS

ŒUVRES OUVRIÈRES

RAPPORT

DE

M. S. GERMAIN DE MONTAUZAN

LU EN PRÉSENCE DE

SON ÉMINENCE MONSEIGNEUR LE CARDINAL FOULON

ARCHEVÊQUE DE LYON

DANS LA RÉUNION QU'IL A PRÉSIDÉE A SAINT-ÉTIENNE

LE 14 MARS 1892

SAINT-ÉTIENNE

J. LE HÉNAFF, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

2, RUE DE LA BOURSE, 2

—

1892

MAISON SAINT-FRANÇOIS-RÉGIS

ŒUVRES OUVRIÈRES

Son Eminence Monseigneur le Cardinal Foulon, Archevêque de Lyon, a bien voulu venir visiter, à Saint-Etienne, les œuvres ouvrières de la Maison Saint-François-Régis, rue du Palais-de-Justice, 6.

L'élite de la société stéphanoise était réunie, le 14 mars, à cinq heures, dans la salle des Conférences, et le R.-P. Croizier souhaitait la bienvenue à Monseigneur.

EMINENCE,

Le 2 février 1884, quelques hommes, désireux de marcher ensemble et de se soutenir dans la pratique du devoir, se réunissaient en une pieuse association. Votre prédécesseur de chère et vénérée mémoire, Monseigneur Caverot, daignait approuver leur projet et bénir leurs espérances. C'était une nouvelle semence jetée dans la terre stéphanoise, déjà riche en bonnes et saintes moissons. La semence a germé et c'est pour nous le plus grand honneur, la joie la plus vive, que de vous offrir les prémices des fruits qu'elle a portés.

A l'origine, nos membres ne songeaient pas à autre chose qu'à leurs intimes réunions. Mais des cœurs catholiques ne peuvent se

trouver en contact sans que jaillisse cette étincelle, l'apostolat. Dévoués aux grandes œuvres qui réclament le concours de tous, ils ne songeaient pas à les abandonner ; ils voulaient y ajouter un travail qui leur fût particulier. Nous n'avons pas trouvé du premier coup notre voie. A vrai dire, c'est depuis trois ans seulement que le but à atteindre nous apparaît clairement et que notre marche est assurée. Après avoir longtemps gardé le silence qui convenait à notre situation, il nous a semblé que le moment était venu de rendre compte du chemin parcouru.

Si nous n'avions considéré, Eminence, que la haute dignité dont vous êtes revêtu, les grands intérêts qui occupent vos journées, nous n'aurions jamais osé vous demander cette heure. Mais nous avons connu la bonté de votre cœur paternel. Un enfant ne songe pas tant à la grande intelligence, aux graves occupations de son père : il sait qu'il est aimé et qu'il aime et il ne craint pas d'interrompre les plus sérieux travaux pour faire entendre ses premiers bégaiements.

Soyez donc béni d'avoir bien voulu nous donner le précieux encouragement de votre présence. Nous vous devons de réunir aujourd'hui dans cette salle le concours de ce que Saint-Etienne a de meilleur et de voir à vos côtés Monsieur le Vicaire général, dont tous connaissent ici depuis longtemps le dévouement aux œuvres stéphanoises, et Monsieur le curé de notre paroisse. Dans votre champ, Monseigneur, ce vaste et beau diocèse de Lyon, et dans cette partie du champ qui est notre ville, vos prêtres sont les infatigables moissonneurs ; nous sommes les glaneurs, et vous nous permettrez de dire que nous sommes heureux de lier nos épis à l'abri de leurs gerbes riches et fécondes.

Mais surtout nous voulons dire que nous sommes heureux d'être sous votre conduite et de marcher sur vos traces. Nous sommes enfants d'obéissance. Le Souverain Pontife recommande à tous les hommes d'œuvre de suivre la direction de leurs évêques : rien ne nous est plus facile et plus doux, nous n'avons qu'à nous abandonner à la

pente de notre cœur. Partout où vous nous direz d'aller, nous irons, et lorsque vous voudrez nous arrêter, nous nous arrêterons, sans regarder au-delà des limites tracées.

Voilà, Eminence, ce que j'avais mission de dire au nom de tous, avant que ne soit présenté le compte-rendu de nos œuvres.

M. S. Germain de Montauzan donne alors lecture de son Rapport, souvent interrompu par d'unanimes applaudissements.

RAPPORT

DE

M. S. GERMAIN DE MONTAUZAN

EMINENCE,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Le P. Lacordaire prononçait, il y a quarante ans, les paroles suivantes :

« Esprits superbes, vous n'écoutez pas l'évangile du bien : « vous entendrez tôt ou tard l'évangile du mal. Vous ne « voulez pas croire à Dieu, qui vous manifeste la loi de la « société : vous croirez aux ruines qui vous rediront un jour « la même loi. »

Dans l'enivrement de ses richesses et le raffinement égoïste de sa civilisation, l'Europe du XIX^e^ siècle, toute entière à son œuvre de progrès par le bien-être matériel, ne voulait pas croire à la venue du mal social. Aux avertissements prophétiques de quelques sages, les hommes répondaient par le sourire entendu de l'incrédule, et se contentaient de rééditer le mot du ministre Calonne : « Laissez faire... laissez aller ! » Le malaise signalé n'était pour eux qu'un accident de voyage, une maladie locale : épidémie passagère, que le moindre coup de soleil (j'entends le moindre coup de bourse)

devait faire disparaître et guérir. Aux gémissements des petits, à qui le nouvel ordre social avait tout promis et qui n'avaient rien obtenu, aux revendications timides de la masse ouvrière si perfidement flattée et si tranquillement dupée, les parvenus de la politique ou de la finance opposaient le calme superbe et la sotte confiance de l'homme qui ne craint rien de l'avenir parce qu'il possède le présent.

Pendant ce temps, le mal faisait des progrès rapides : la question sociale grandissait. Des combles où elle s'était tenue soigneusement reléguée, elle faisait soudain irruption dans les salles dorées du palais de la civilisation moderne, on la lisait sur les tentures lamées des murailles et jusque sur les pierres précieuses du pavé : maintenant elle est là, parlant un langage éloquent dans son effrayante clarté, frappant à la porte des associations, des académies et des parlements, ayant à son service des orateurs et des tribuns, échos sonores de la masse qui travaille et qui souffre, porte-parole brillants de ce peuple qui, tant adulé hier, et las aujourd'hui des vaines promesses et des menteuses espérances, préfère la proie à l'ombre, et réclame plus audacieusement que jamais le pain et la justice.

Messieurs, notre monde ne voulait plus de Dieu, transgressait dans son imprudence les prescriptions séculaires de la vieille médecine catholique, et, rejetant l'Evangile, prétendait panser les plaies de l'ouvrier par l'application de remèdes nouveaux et empiriques qu'il dénonçait comme la panacée universelle et bienfaisante qui console et qui guérit : voilà que le pain lui-même commence à manquer. Etiquettes, enseignes, tirades et mensonges de charlatans, on les a prodigués à la classe ouvrière pendant trois quarts de siècle ; maintenant elle en a assez, cette médecine lui pèse, et, s'apercevant qu'on lui présente toujours le même flacon, elle se refuse, suivant l'énergique expression d'un philo-

sophe (1), à boire encore une fois la servitude sous l'étiquette de la liberté !

Quand une rivière coule à pleins bords, il suffit de la crue la plus légère pour qu'elle déborde. Le devoir du riverain qui veut prévoir et détourner l'inondation prochaine est donc d'endiguer le fleuve par des constructions solides, capables de braver l'effort de l'orage et l'outrage des eaux furieuses. Or, Messieurs, pendant que certains yeux ne voulaient rien voir, pendant que certaines oreilles ne voulaient rien entendre, pendant qu'un homme, au nom retentissant, niait la question sociale, l'Eglise, dans son immuable connaissance des hommes, des temps et des milieux, avait étudié dans sa naissance le mal de la société contemporaine et recherché les remèdes que la charité du Christ, dont elle est la dispensatrice, prescrivait pour sa guérison. Ne vous en étonnez point, Messieurs : cette conduite ne révélait pas chez l'Eglise catholique une tendance nouvelle. Un écrivain le disait, il y a quelques années : jamais l'Eglise n'a ignoré la question sociale. Quand la question sociale s'appelait la question de l'esclavage, quand elle s'appelait la question du servage, elle la connaissait, et, par deux fois, l'a résolue par la formule de la fraternité. Elle ne peut donc l'ignorer, aujourd'hui que la question sociale s'appelle la question du salariat, la question des classes moyennes, la question agraire, en un mot, la question du socialisme. Car, pour lui faire ignorer la question sociale, il faudrait qu'elle renie son glorieux passé, qu'elle doute de son avenir, et qu'elle efface de son Evangile le « *Misereor super turbam* », cette parole ineffaçable et immortelle du Christ des humbles, du Christ des ouvriers !

C'est cette parole de pitié et de compatissante tendresse

(1) M. Taine *(Origines de la France contemporaine)*.

pour le travailleur que notre grand Pape Léon XIII vient de laisser solennellement tomber de ses lèvres dans l'*Encyclique* sur la condition des ouvriers. Œuvre admirable en soi, Messieurs, parce que c'est une œuvre de paix sociale, l'*Encyclique* sera peut-être le monument le plus durable de notre siècle, parce que, seule, elle a pu indiquer aux générations présentes le remède qui doit relever la société malade et donner aux peuples tourmentés la clef de la question ouvrière. Après avoir énergiquement flétri les théories collectivistes et socialistes, qui, sous le couvert d'un procès à la propriété, font surtout celui de la liberté, après avoir magistralement fixé les devoirs réciproques des patrons et des ouvriers dans la question des salaires, encouragé la réglementation des droits et des espérances du peuple par les associations privées, les œuvres ouvrières et les corporations, le Saint Père s'écrie en terminant : « C'est d'une abondante effusion de charité qu'il faut principalement attendre le salut ; nous parlons de la charité chrétienne qui résume tout l'Evangile, et qui, toujours prête à se dévouer au soulagement du prochain, est un antidote très assuré contre l'arrogance du siècle et l'amour immodéré de soi-même. »

La charité ! Voilà bien en effet le mystérieux trait d'union qui doit quelque jour rapprocher les deux classes de la société contemporaine, que l'égoïsme des uns et l'envie des autres semblait devoir irrévocablement diviser. Et pourquoi, Messieurs ? Parce que la charité seule, à l'encontre des autres médicaments prescrits par la médecine économique, porte en elle-même le germe de la vie nouvelle et régénératrice du monde de demain. Ce germe, c'est pour le riche, jusque-là trop souvent confiné dans la jouissance et les plaisirs que ses revenus lui rendent faciles, l'oubli de soi-même, ou mieux, la pensée quotidienne qu'au-dessous de lui, pétri du même limon, quelqu'un vit, se meut, pense, travaille, élève une

famille, peine et quelquefois souffre ;... quelqu'un qui est son frère, qui vient du même Dieu et marche à la même patrie : quelqu'un enfin qui attend du riche non point seulement le salaire qui fait vivre, mais le sourire qui rapproche, la poignée de main qui réchauffe, le mot qui console, qui ouvre l'âme, et dans le brouillard de la vie fait apercevoir le bleu du ciel !

Or, c'est précisément cette pensée de fraternité généreuse qui a présidé à la fondation d'un ensemble d'œuvres ouvrières dont je viens vous entretenir aujourd'hui.

On sentait à Saint-Etienne le besoin d'être utile et de se dévouer — soit à *l'ouvrier déjà formé,* par l'explication de ses devoirs et la dissipation de ses préjugés, — soit à *l'apprenti de toutes catégories* par le développement de son éducation religieuse et morale, intellectuelle et artistique : et c'est de ce double besoin que sont sorties les œuvres de la rue du Palais-de-Justice groupées ensemble sous le vocable général de : « *Maison Saint-François-Régis,* » dont nous les baptisons aujourd'hui.

La Maison Saint-François-Régis ! Quel nom résumerait mieux l'esprit et le but de nos œuvres ? C'est bien sous un toit comme le nôtre que le grand Patron de nos montagnes eût aimé à s'arrêter quelque temps, si son zèle infatigable d'apôtre lui eût permis de faire quelque part un long séjour. Il y eût rencontré deux des choses qu'il affectionnait entre toutes : la simplicité des murailles et la simplicité des cœurs. Si son corps eût souffert des incommodités de la première, son cœur eût été réjoui des consolations de la seconde ; et c'était bien à ce grand Saint, qui fut hier dans notre pays le protecteur et l'ami le plus tendre du peuple, qu'il appartenait de devenir aujourd'hui le patron des ouvriers de tous âges et de toutes classes qui viennent dans cette Maison s'instruire et prier Dieu.

Aussi veux-je bien vite me réclamer de ce vocable de saint François-Régis, pour vous intéresser aux œuvres qu'il patronne et que vous devez mieux connaître, afin de mieux les aimer. Au nom de saint Régis, je viens quêter pour elles votre sympathie : Mesdames et Messieurs, si vous me l'accordez toute entière, je puis à l'avance escompter l'avenir de cette Maison, car, à Saint-Etienne, lorsque le cœur est pris, il ne sait jamais marchander à personne ses encouragements et ses sacrifices.

I

La plus ancienne branche des œuvres de la Maison Saint-François-Régis est l'*Œuvre des Conférences populaires*.

Cette première œuvre est bien de son temps, Messieurs, car celui de nos petits enfants qui voudra d'un mot caractériser notre XIX^e^ siècle, pourra l'appeler « le siècle de la parole » et personne ne le démentira. De la chaire, de la tribune et de la barre, où elle s'était jusque là confinée, la parole est descendue dans les cercles, dans les salons, dans l'atelier et jusque dans la rue. Du grave au doux, du plaisant au sévère, la parole passe par tous les sujets et se pique de répondre à toutes les questions du moment : politique, économie sociale, beaux-arts, littérature, histoire, philosophie et morale, elle effleure tout de son aile légère, et devient, à l'heure présente, la propagatrice la plus efficace des idées et des doctrines du siècle, parce que, beaucoup mieux encore que la presse ou le livre, elle se met, chaque fois qu'elle s'élève, à la portée des intelligences, des caractères, des habitudes et des mœurs particulières de ceux qui l'écoutent, et sait, avec une souplesse admirable, se plier à tous les milieux et à toutes les conditions.

Or, si la parole se met quelquefois au service du bien, trop souvent elle se fait l'esclave du mal. Et comme il est toujours facile, en s'adressant au peuple, sous prétexte de compatir à ses misères, d'attiser les passions qui peuvent, dans les instants de découragement ou aux époques de chômage, gronder dans le cœur de l'ouvrier, c'est précisément le grand public des travailleurs que choisissent les agitateurs de profession ou les tribuns du socialisme pour servir de plate-forme à l'exposé de leur basses rancunes, de leurs stupides haines, et de leurs liberticides ambitions. Ici, ce sont les congrès, où se réunit et pérore la classe spéciale de ces ouvriers qui ne se disent travailleurs que lorsqu'ils ne travaillent pas ; là, ce sont les meetings, véritables foyers de grève où le petit nombre des exaltés règlemente, décide, ordonne la cessation d'un travail que le grand nombre des ouvriers honnêtes mais craintifs voudrait coutinuer ; là encore les réunions politiques, où les candidats de toutes nuances prêtent aujourd'hui le serment de servir le peuple, dans l'espérance de mieux s'en servir demain. Ailleurs, les conférences anarchistes, où une affiche à robe sanglante convie la foule pour entendre quelque énergumène déclarer emphatiquement la guerre à la famille, à la patrie et à Dieu. Bref, partout la parole du mal se pose en maîtresse, partout elle s'installe en souveraine, partout, jusque dans les plus petits villages, les prédicateurs de carrefour colportent aux oreilles naïves leurs spéculations de cabinet et leurs dangereuses utopies.

« Si les hommes écoutent le moraliste qui gronde, a dit « M. Taine, ils se précipitent sur les pas du magicien qui les « charme ; les jeunes gens, surtout, sont à celui qui leur fait « voir la terre promise. Tous les mécontentements accumulés, « la fatigue du présent, l'ennui, le dégoût vague, une multitude

« de désirs enfouis jaillissent, pareils à des eaux souterraines
« sous le coup de sonde qui, pour la première fois, les appelle
« au jour. »

Messieurs, c'est ce danger que l'œuvre des conférences populaires a compris, et qu'elle se propose, autant qu'il est possible, de restreindre dans notre ville, si ses moyens et son influence ne lui permettent pas de le conjurer entièrement. La vie est un cirque où il faut être fort pour combattre : il faut donc qu'en face des forces de la destruction s'organisent les forces de la conservation ; et, de même que les armées de l'Europe s'observent, s'organisent, et perfectionnent chaque jour leurs armements pour défendre l'intégrité de leur frontière et l'honneur de leur drapeau, de même, nous pouvons légitimement, quand il s'agit de la défense de notre foi et de nos libertés les plus chères, pénétrer dans le camp de l'adversaire et y puiser des armes dignes de nous, pour les retourner efficacement et victorieusement contre les imprudents qui les ont forgées. Sur d'autres terrains, d'autres bataillons de chrétiens nous ont précédés : à la presse sectaire, ils ont opposé la presse catholique ; à la philanthropie humanitaire, les trésors inépuisables de la charité chrétienne ; à l'école officielle sans Dieu, l'école libre avec Dieu... Restaient les réunions et les conférences populaires jusque-là, dans notre ville, exclusif apanage du socialisme et de la libre-pensée. Sur ce point, notre ligne de défense laissait voir un vide dangereux ; c'est ce vide que la Maison Saint-François-Régis s'efforce de combler par son œuvre des conférences. — Et voilà pourquoi, les mercredis de chaque semaine d'hiver, des ouvriers nombreux et assidus viennent, depuis cinq ans, entendre les hommes de bonne volonté qui, simplement, avec cette persuasion que donnent seuls le bon droit et la vérité,

montent à cette tribune étudier les questions sociales, défendre Dieu, nos croyances et nos libertés.

Et pour la plus grande consolation des fondateurs de cette œuvre, chaque année l'auditoire grandit. Cent la première année, les ouvriers sont revenus trois cents la seconde, quatre cents la troisième... Aujourd'hui ils sont six cents, Messieurs, parce que, cédant à la mystérieuse attraction du bien, ces braves ouvriers ont compris que nos conférences n'étaient pas autre chose que la mise en communication de gens de bonne foi réunis pour s'entr'aider, se fortifier et s'éclairer. Un grand tribun catholique l'a merveilleusement défini : « La confé-
« rence, c'est la parole humaine mise au service de la cause de
« Dieu : c'est la *théorie en chambre, l'école de peloton* du soldat de
« Dieu ; c'est la pépinière des propagateurs et des vulgari-
« sateurs ; c'est l'entraînement qui permettra à tout auditeur
« convaincu ou éclairé, quels que soient son milieu, ses apti-
« tudes ou son degré d'influence, de faire à son tour des
« éducateurs, des prosélytes, d'attirer à lui par la loyauté
« d'une conviction parfaite et illuminée par les clartés du bon
« sens, de dissiper les préjugés par les coups droits d'une
« discussion honnête et courtoise, de ne pas reculer devant les
« objections de l'adversaire et de préparer l'œuvre de la foi
« en transportant la controverse en plein camp ennemi, sur
« le terrain de la raison pure, du libre examen, des données
« scientifiques et expérimentales (1). »

Aussi, Messieurs, quand on a eu le bonheur d'être choisi pour prendre la parole dans les conditions que je viens d'énumérer, quand on a pu quelque moment mettre son âme en communication avec l'âme de l'ouvrier, quand on a pu lire, comme en un transparent miroir, au fond de son intelligence,

(1) M. Fr. Descotes. (*Discours sur l'Irréligion*, Genève, 1887.)

quand on a senti battre son cœur au contact de celui du peuple, ah ! Mesdames et Messieurs, c'est dans cette chaude étreinte morale que le problème de la question sociale, qu'on dit insoluble, vous semble simple, et qu'on prend la meilleure leçon d'égalité, de fraternité et de solidarité chrétiennes !

Ce n'est pas tout, Messieurs. La Maison Saint-François-Régis, en organisant les conférences ouvrières, n'a pas fait seulement œuvre de pacification sociale, elle a fait encore, ce qui vaut davantage, œuvre de pratique religieuse.

Ailleurs, il est fort à la mode de clore la conférence populaire par le vote (fût-il laborieux) d'un ordre du jour. Messieurs, il faut-être de son temps, et nos conférences ont aussi chaque mercredi leur ordre du jour, qui n'est pas autre chose qu'un acte de foi. La conférence se termine par la prière du soir. Et ce n'est pas un spectacle banal de voir cette légion de travailleurs — qu'une presse sectaire représente comme hostiles ou au moins indifférents aux choses de la religion — incliner respectueusement leurs corps robustes devant l'image du Dieu crucifié, répéter à l'unisson les saintes réponses de la prière, demander à Dieu le pardon des fautes de la journée et la bénédiction pour l'inconnu du lendemain, affirmer enfin solennellement avec le *Credo* leurs croyances de chrétiens et leur attachement inébranlable à la vieille foi catholique !

Ah ! sans doute, quelques-uns n'ont peut-être plus en mémoire et par conséquent sur les lèvres la lettre de cette belle prière, murmurée jadis à leurs oreilles par leur mère sur leur berceau, mais le sens en est encore profondément enraciné dans leurs cœurs. Il suffit d'un rien pour en réveiller le souvenir endormi, et lorsque sous la voix entraînante des camarades l'étincelle a jailli, le foyer s'embrase, et tel ouvrier jusque-là fermé peut-être à la pratique de la prière chrétienne la retrouve, la ressaisit soudain sans effort par l'entraînement

de l'exemple, et qui sait ? redira peut-être cette prière demain dans la famille, devant sa femme et ses enfants étonnés. Ah ! Messieurs, c'est que dans toute âme humaine, si affinée, si cultivée, comme si dégradée qu'elle puisse être, partout vous retrouvez, suivant la belle expression d'un orateur (1), la soif de l'infini et la faim de Dieu ! Non ! il n'en est pas une où la cloche qui sonne, la croix qui passe, la Vierge qui se dresse, le prêtre qui bénit, la voix qui chante, enfin la prière qui monte de la terre au ciel n'éveillent la notion de Dieu endormie, comme un lointain écho du bonheur perdu, et ne prosternent malgré lui le front le plus rebelle dans la sublimité d'un acte d'espérance et de foi !

II

Voilà donc, dans ses grandes lignes, la première et la plus ancienne des œuvres de la Maison Saint-François-Régis. Il en est une autre, peut-être plus importante encore, dont je dois vous entretenir. C'est l'*Œuvre des cours du soir* pour les jeunes apprentis.

Instruire l'ouvrier dont la formation industrielle est déjà faite, dissiper les erreurs ou les préjugés qu'il rencontre si souvent chez ses camarades d'usine ou d'atelier, c'est bon, c'est salutaire ; mais c'est meilleur et plus utile encore de s'adresser à la jeunesse ouvrière, de s'intéresser à elle, de prendre l'enfant à sa sortie de l'école pour entourer son apprentissage de toutes les garanties qui assureront et protègeront sa double marche dans le sentier industriel et dans le sentier moral.

(1) M. Fr Descotes, loc. cit.

Pour que l'homme fait soit chrétien, Messieurs, il faut en effet que l'enfant ait connu de bonne heure les mystères fondamentaux de la religion catholique, qu'il ait aimé ses enseignements et goûté les premiers charmes de l'observation de sa morale sainte. C'est le lot de l'école chrétienne; mais, ce devoir rempli par l'instituteur, là s'arrêtent son dévouement et sa sollicitude. Car l'enfant lui échappe vite, Messieurs. Supposez-le le plus appliqué, supposez-le le meilleur; il faut compter avec les nécessités de la vie quotidienne, avec les exigences et les besoins de sa famille qui table plus encore sur ses bras que sur son intelligence, et qui a hâte de profiter des progrès de sa taille et de la consolidation de ses muscles pour l'augmentation des ressources restreintes du ménage. L'enfant a quinze ans : ce n'est pas encore un jeune homme, mais il n'est plus un petit garçon, et il faudra bientôt qu'il gagne sa vie... Non sans se retourner en arrière, et sans jeter un regard humide sur cette école, charmant théâtre de ses premiers travaux, de ses premières prières et de ses premiers jeux, il faut qu'il dise adieu à ses maîtres et aux petits camarades, et qu'il entre bravement à l'atelier pour y faire pendant un, deux et quelquefois trois ans, l'apprentissage du métier vers lequel ses goûts ou ses aptitudes spéciales le poussent.

Entrons à l'atelier avec l'enfant... Que de bons exemples parfois, mais trop souvent que de dangers ! Dangers du côté du maître, souvent indifférent, quelquefois sectaire, qui peut violer la loi du dimanche et la faire violer à ses apprentis. Dangers du côté des camarades, qui peuvent joindre à l'étourderie naturelle de leur âge une précocité inquiétante, et qui sait ? des habitudes déjà vicieuses. Dangers du côté de la liberté grande que les allées et venues, les courses inséparables du premier apprentissage, enfin, les heures de chômage

laissent à l'apprenti. Dangers du côté des lectures, depuis le journal scandaleux jusqu'à l'image ordurière, tentations d'autant plus faciles qu'elles se mettent à la portée des bourses les moins garnies. Le danger est partout, menaçant et terrible, capable de saper en quelques jours la forteresse que la famille et l'instituteur avaient patiemment et amoureusement élevée autour du cœur naïf et candide de l'adolescent.

Mères de famille, qui donc gardera ce jeune homme ? Qui préservera son intelligence contre le poison des mauvaises doctrines ? Son entendement contre le doute ? Son cœur contre les passions naissantes ? Son âme contre l'indifférence, mère du scepticisme et conseillère de la mauvaise conduite ? Qui conservera le grain semé par vous dans la saison dernière ? Qui le réchauffera ? Quel souffle bienfaisant viendra faire éclore, avec le printemps, la fleur délicate ? Sous quelle rosée germera le vrai chrétien ?

Eh bien ! Mesdames et Messieurs, c'est cette zône de protection pour le jeune apprenti qu'a tenté de tracer et de déterminer la Maison Saint-François-Régis. A l'aide de modestes ressources, dont quelques générosités précieuses s'étaient faites les dispensatrices, elle a transformé d'anciens entrepôts qui, sous le coup de je ne sais quelle baguette magique, sont devenus une chapelle, des salles d'études, une bibliothèque et une salle de conférences. Lorsque le travail préliminaire fut achevé, et que les bâtiments provisoires, non pas luxueux, ni même, hélas ! confortables, mais, au moins commodes, furent terminés, la chapelle s'est ouverte la première, et un noyau de jeunes apprentis s'y réunissait solennellement en association religieuse, sous la direction vigilante et dévouée d'un prêtre, — car, avant tout, l'œuvre veut faire des chrétiens.

Mais, à côté de l'œuvre religieuse, il y a l'œuvre sociale :

toutes deux se complètent et se recrutent l'une par l'autre ; or, si l'idée d'une réunion pieuse est suffisante pour donner le choix, cette idée peut n'être pas suffisamment comprise de tous les apprentis pour entraîner le nombre, au moins dans les commencements. Il fallait donc grouper les jeunes gens, faire petit à petit des recrues nouvelles : il fallait enfin les garder... Comment, Messieurs ? Où avons-nous cherché cet attrait particulier qui doit stimuler et retenir parmi nous le jeune homme ?... Dans le plaisir ? Non, Messieurs. Dans les jeux, les récréations de toutes sortes ? Pas davantage. Ce sillon a déjà été creusé par d'autres, dans les patronages, avec tact, expérience et dévouement. La Maison Saint-François-Régis a voulu faire œuvre nouvelle, œuvre profitable, aussi bien aux intérêts industriels qu'aux intérêts religieux de notre cité stéphanoise : elle s'adresse à l'ambition bien entendue du jeune apprenti et tente de lui offrir les moyens de devenir un excellent ouvrier, pour qu'il se laisse persuader à son tour, sous l'influence de nos réunions, de rester ou de devenir un excellent chrétien.

C'est de cette idée sociale qu'est née la fondation des cours industriels pour la jeunesse ouvrière.

Après avoir commencé à apprendre, sous la direction pieuse et savante des Frères, dans ces écoles libres dues à la générosité de notre ville chrétienne et au zèle admirable de MM. les Curés, qui se sont faits pour elles les mendiants du bon Dieu, — quelques-uns, privilégiés, trouvent à leur sortie l'école professionnelle.

L'éloge de cette belle école n'est plus à faire, Messieurs. Aujourd'hui, grâce à la compétence et à l'habileté de ses maîtres, grâce à l'intelligence et à l'application de ses élèves, grâce à son organisation et à sa discipline, l'école professionnelle libre a conquis dans notre ville une place que personne

ne songe à lui disputer. Quant à nous, nous ne pouvons oublier combien nous lui avons été attachés lorsqu'elle n'était encore qu'à son berceau : maintenant qu'elle a grandi, nous sommes heureux d'applaudir de loin à ses brillants succès.

Toute autre est l'œuvre que nous avons entreprise. La plupart des enfants, en sortant de l'école primaire, soit congréganiste, soit laïque, vont à *l'atelier*. Ils y apprennent *la pratique du métier*. Mais parmi eux, il y a des natures d'élite qui veulent suppléer par un travail personnel à ce que n'a pu leur donner la première éducation, à ce que ne peut leur donner l'atelier. Ils aspirent à s'élever au-dessus de l'ouvrier ordinaire. Il leur faut, le soir, après le travail, des cours où ils puissent trouver les connaissances spéciales dont ils ont besoin. Ainsi, aux dessinateurs de fabrique, aux graveurs, sculpteurs, tapissiers et peintres, il faut le dessin d'imitation. Aux dessinateurs d'usine, aux mécaniciens, tourneurs, armuriers, menuisiers, ébénistes et charpentiers, il faut plus spécialement le dessin linéaire. Aux passementiers et employés de fabrique, il faut le tissage et la basse lisse ; à tous ceux qui s'occupent de commerce ou de banque, il faut la tenue des livres et la comptabilité.

Ces cours ne manquaient pas à Saint-Etienne, Messieurs. Ils faisaient déjà comme le couronnement de l'enseignement populaire officiel dont l'ensemble comprend : les écoles primaires, l'école professionnelle, les cours du soir et l'école des arts industriels. Il nous a paru qu'il serait bon de donner aussi ce complément à l'enseignement populaire catholique. On avait déjà les écoles primaires et l'école professionnelle : nous avons voulu créer *les cours du soir* et comme une *école d'arts industriels* pour les jeunes gens et les ouvriers qui passaient leur journée au travail. Il y avait les mêmes raisons, la même impérieuse nécessité. Nous avons fait appel, comme nous le

ferons toujours, aux professeurs les plus capables et les plus dévoués, et nos cours se sont ouverts.

Ils fonctionnent depuis trois ans : cours de dessin d'imitation, de dessin linéaire, de tissage, de comptabilité, de solfège.

Le nombre des jeunes gens qui les suivent s'accroît de jour en jour, et leur assiduité, aussi bien que leurs progrès, disent assez la compétence et la valeur des professeurs qui les dirigent. Permettez-moi, Messieurs, à titre de renseignement, de vous donner quelques chiffres : leur éloquence suppléera à celle qui me manque pour démontrer l'utilité de l'œuvre et son parfait fonctionnement.

Le cours de dessin d'imitation a été suivi cette année par une moyenne de 33 élèves, sous la direction d'un professeur. Le dessin linéaire en a 54, partagés entre les leçons de deux maîtres.

Le cours de tissage est divisé en trois années : deux professeurs en font l'enseignement ; et, pour juger de la progression des cours, il suffit de jeter un coup d'œil sur le nombre des élèves de chaque année. Le cours existe en effet depuis trois ans : or, tandis que le cours de troisième année ne compte que 6 élèves, celui de deuxième année en compte 14, et celui de première année 32. Cette augmentation annuelle est, ce me semble, le meilleur certificat du succès que ce cours rencontre chez les apprentis.

Reste le cours de comptabilité qui comprend 14 élèves : nombre qui pourrait être quatre ou cinq fois plus fort, mais le local nous manque, et à son grand regret, l'œuvre se voit chaque jour obligée de refuser des demandes auxquelles elle est dans l'impossibilité de satisfaire.

Eh ! Messieurs, lorsque ces 160 jeunes gens sont groupés chaque soir dans le local de la rue du Palais-de-Justice, quel spectacle agréable aux yeux, réconfortant à l'âme ! Car ces

cours du soir ne sont plus à l'état de désir ou de problème à réaliser dans un temps plus ou moins long ; l'œuvre ne ressemble pas à ces peintures de l'impressionniste moderne où l'on aperçoit bien loin, à l'horizon, des formes embellies par l'air interposé, des contours flottants que chacun peut interpréter et préciser à sa guise, où l'on ne voit pas une figure vivante, mais seulement une fourmilière de points incertains dont les lignes mouvantes se forment et se rompent dans le vague voulu du dessin... non ! Messieurs, l'œuvre des cours du soir vit, fonctionne, et chaque jour prospère ; chaque soir on peut étudier le jeu de ses organes, noter son régime et ses mœurs, constater ses aspirations et ses progrès. Chaque soir, on peut, avec ses 160 élèves, réciter dans la chapelle la prière qui termine la journée... Ah ! qui que vous soyez, patrons préoccupés de l'avenir de notre industrie stéphanoise, chrétiens dominés par l'étude des questions sociales, ouvriers désireux de perfectionner, d'ennoblir et d'enrichir votre art, entrez un soir dans ces cours de dessin ou de tissage dont les portes sont ouvertes à toute parole qui encourage et à tout cœur qui se donne. Voyez ces jeunes ouvriers dont les membres se sont fatigués la journée entière au maniement de l'outil, du pinceau ou de la plume, et qui, cependant, préfèrent aux plaisirs bruyants de la rue, la solitude tranquille des cours qu'ils suivent avec l'ardeur que la jeunesse apporte à toutes ses résolutions. Et cependant, quelle rigoureuse discipline ! les jeunes gens le savent et s'en félicitent. Aussi, pas la moindre distraction, on vient là pour s'instruire ; la Maison Saint-François-Régis n'est pas un lieu de récréation, mais une maison d'étude où l'apprenti, l'ouvrier veulent progresser, se perfectionner et devenir quelqu'un. Voilà pourquoi tous écoutent docilement les enseignements du professeur, tiennent compte de ses remarques, profitent de ses observations et de ses

corrections ; voilà pourquoi, s'il est venu l'année dernière, le visiteur d'aujourd'hui ne pourra s'étonner du chemin parcouru, et en face de l'assiduité et de la bonne volonté des élèves, du talent et du dévouement des professeurs, en face du but proposé et des résultats déjà acquis, il s'écriera avec conviction que l'œuvre est bonne, qu'elle est utile et qu'elle est digne de tous les dévouements, de tous les sacrifices, et de toutes les générosités.

Grâce à Dieu, les dévouements n'ont jusqu'ici pas fait défaut à l'œuvre des cours du soir. Mais il en est un qui résume tous les autres, tant il est continu, discret et paternel. Celui qui a fondé cette œuvre (1) et qui l'a maintenue à travers les difficultés inséparables de la première heure, celui dont la main bénit, dont la parole console, et dont le cœur est entré si bien dans le cœur des jeunes gens qu'il ne pourrait s'en arracher, s'il osait en faire la tentative, celui enfin qui s'est si bien donné à l'œuvre qu'elle a pris jusqu'ici et malgré lui son nom ; vous me dispenserez, Mesdames et Messieurs, de le remercier et de le féliciter, passant par mes mains, la monnaie de votre reconnaissance serait trop légère, car, en matière de sacrifices, c'est Dieu seul qui a qualité pour payer.

A côté du directeur, des comités de patrons et d'industriels ont été formés pour chacun des cours. Ils les visitent régulièrement, leur impriment une direction sage et expérimentée, renseignent par des bulletins mensuels les parents sur l'assiduité et le travail de leurs enfants ; enfin, établissent, au moyen d'examens trimestriels, qu'ils veulent bien faire passer eux-mêmes, le classement général, base des récompenses et des prix de la fin de l'année. Ne me demandez pas, Messieurs, le

(1) Le R. P. Croizier.

secret de tous ces efforts et de tous ces généreux sacrifices : il réside d'abord dans le sentiment religieux (on veut ici faire ou refaire des chrétiens) ; il est ensuite dans la conviction profonde, où sont les patrons chrétiens, qu'il faut, pour résoudre la question sociale, s'occuper de l'ouvrier, et lui démontrer, par tous les moyens possibles, intérêt et affection...

Mais, à ces considérations morales, sont venues se greffer les plus nobles préoccupations artistiques. Oui, Messieurs, si ces comités se sont fondés et fonctionnent, c'est que certains industriels se sont dit qu'on avait besoin, plus à Saint-Etienne qu'ailleurs, de former des ouvriers artistes dans leur profession, non seulement parce que les artistes honorent une cité et appellent dans ses murs la célébrité, mais encore, parce que nos principales industries, celles qui ont fait notre renommée, procèdent directement de l'art qui est leur base et leur fin dernière. Dans la rubanerie et la métallurgie, il nous faut des dessinateurs habiles dont le crayon ou le compas deviennent de véritables armes défensives de notre goût, de notre production, de nos procédés artistiques, de la supériorité de nos inventions, — en un mot, de notre vieille réputation stéphanoise contre la concurrence étrangère, chaque jour plus industrieuse et plus envahissante. Voilà pourquoi quelques hommes de cœur se sont réunis et ont organisé ces cours du soir ; voilà pourquoi ils les ont voulu gratuits, comme les cours municipaux de la ville de Saint-Etienne, afin que toutes les intelligences, et surtout celles du peuple, puissent, sans sacrifice d'argent, venir puiser à la source de l'art. Et si déjà le succès est venu, si, soit notre modeste local, soit nos ressources, plus modestes encore, sont insuffisantes pour recevoir tous ceux qui supplient de les laisser entrer, c'est que, d'une part, les ouvriers chrétiens de notre ville ont voulu pour leurs enfants un milieu moralisateur et l'influence de bons exemples

secret de tous ces efforts et de tous ces généreux sacrifices : il réside d'abord dans le sentiment religieux (on veut ici faire ou refaire des chrétiens) ; il est ensuite dans la conviction profonde, où sont les patrons chrétiens, qu'il faut, pour résoudre la question sociale, s'occuper de l'ouvrier, et lui démontrer, par tous les moyens possibles, intérêt et affection...

Mais, à ces considérations morales, sont venues se greffer les plus nobles préoccupations artistiques. Oui, Messieurs, si ces comités se sont fondés et fonctionnent, c'est que certains industriels se sont dit qu'on avait besoin, plus à Saint-Etienne qu'ailleurs, de former des ouvriers artistes dans leur profession, non seulement parce que les artistes honorent une cité et appellent dans ses murs la célébrité, mais encore, parce que nos principales industries, celles qui ont fait notre renommée, procèdent directement de l'art qui est leur base et leur fin dernière. Dans la rubanerie et la métallurgie, il nous faut des dessinateurs habiles dont le crayon ou le compas deviennent de véritables armes défensives de notre goût, de notre production, de nos procédés artistiques, de la supériorité de nos inventions, — en un mot, de notre vieille réputation stéphanoise contre la concurrence étrangère, chaque jour plus industrieuse et plus envahissante. Voilà pourquoi quelques hommes de cœur se sont réunis et ont organisé ces cours du soir ; voilà pourquoi ils les ont voulu gratuits, comme les cours municipaux de la ville de Saint-Etienne, afin que toutes les intelligences, et surtout celles du peuple, puissent, sans sacrifice d'argent, venir puiser à la source de l'art. Et si déjà le succès est venu, si, soit notre modeste local, soit nos ressources, plus modestes encore, sont insuffisantes pour recevoir tous ceux qui supplient de les laisser entrer, c'est que, d'une part, les ouvriers chrétiens de notre ville ont voulu pour leurs enfants un milieu moralisateur et l'influence de bons exemples

qu'ils ne trouvent pas ailleurs, et que, de l'autre, ces ouvriers patriotes ont compris que l'industrie stéphanoise, dont l'art constitue la première et fondamentale assise, allait, grâce à l'institution généreuse de cette maison chrétienne, au talent incontesté de ses professeurs, se rajeunir et rayonner dans l'avenir d'un nouvel et plus vif éclat !...

III

Ce n'est pas tout, Messieurs. Après avoir facilité l'apprentissage et perfectionné les connaissances du jeune ouvrier, la Maison Saint-François-Régis ne veut point s'arrêter là et fermer le livre de ses services et de ses bienfaits. L'œuvre tient à ne pas abandonner l'ouvrier, seul, sur le pavé, et à ne pas le laisser sans guide à la recherche de la première place que le hasard, l'occasion, ou un entraînement irréfléchi mettraient sur son chemin. Aussi bien les jeunes gens qui avaient suivi les cours du soir, et même les ouvriers qui avaient suivi les conférences, s'adressaient-ils déjà sans cesse et tout naturellement aux membres de l'œuvre, dans les instants pénibles du chômage, ou lorsqu'ils voulaient trouver l'emploi dont ils avaient besoin. Il fallait aviser. Un comité directeur a donc été fondé ; il fonctionne aujourd'hui et reçoit, d'un côté, les demandes des jeunes gens et des hommes qui cherchent une place ; de l'autre, les demandes des patrons qui cherchent des employés ou des ouvriers.

Aux premiers, le comité réclame des références sûres, car il entend faire œuvre sérieuse et loyale et veut qu'on puisse avoir la plus entière confiance en ceux qu'il présente. Aux seconds, il pose comme condition de ne pas faire travailler le

dimanche, et, en cas de nécessité, de laisser au moins à l'ouvrier le temps nécessaire pour qu'il puisse remplir ses devoirs religieux. Enfin (devoir impérieux auquel il ne faillira pas), il entretient avec les uns et avec les autres de constantes relations.

C'est l'*œuvre de placement gratuit*. Telle que l'ont comprise et réalisée les économistes chrétiens, il n'en est pas de plus utile ni de plus féconde. N'est-elle pas, en effet, Messieurs, la voie naturelle pour mettre les gens de bien en rapport les uns avec les autres, pour leur donner les moyens de s'aider mutuellement, et de travailler, dans la sphère économique, à cette union des intérêts ou des personnes d'où doit sortir la paix sociale ? N'est-elle pas, pour les patrons comme pour les ouvriers, un gage sérieux de sécurité ? Fournir aux patrons un personnel honnête et disposé à leur prêter le concours le plus éclairé et le plus dévoué ; donner, en même temps, aux employés et aux ouvriers, la certitude qu'ils trouveront dans leur patron moins un maître qu'un père de famille, non seulement animé pour eux de dispositions bienveillantes, mais regardant comme une obligation de leur accorder toutes les facilités nécessaires à l'accomplissement de leurs devoirs religieux et à la libre culture de leurs âmes ; agir, en toutes ces choses, avec la délicatesse et le tact que la situation comporte, c'est faire une de ces œuvres de fraternité chrétienne que le Souverain-Pontife recommande et patronne, et dont il fait découler le rapprochement des classes et la solution pacifique de la question sociale... Je vais plus loin, Messieurs. Si l'éducation la meilleure est loin de porter aujourd'hui dans le peuple les fruits qu'on serait en droit d'en attendre, si la religion sème tant dans le cœur de l'enfant pour récolter si peu dans le cœur du jeune homme, c'est que les parents imprévoyants ou mal inspirés ne se préoccupent que de très loin de

sauvegarder à l'usine l'âme de leurs enfants ; c'est que, sans réfléchir, ils les placent dans des ateliers où les mauvais exemples et les fausses doctrines séduisent leurs intelligences et perdent bien vite leurs cœurs.

L'œuvre du placement gratuit, organisée dans la Maison Saint-François-Régis, poursuit donc la plus haute des fins sociales, la réforme des mœurs et le salut des âmes.

A cette œuvre vient accessoirement se greffer notre *Œuvre des consultations gratuites*. Des avocats et des avoués chrétiens se sont mis à notre disposition, et donnent, dans leur cabinet, des conseils gratuits aux ouvriers nécessiteux qui nous les demandent. Quant aux secours médicaux, presque tous les ouvriers appartiennent à des sociétés qui leur procurent, en cas de maladie, l'assistance d'un médecin. Si, cependant, quelques-uns en ont besoin, ils savent recourir à nous, et leur appel est toujours entendu.

IV

Nous venons de parcourir ensemble, Mesdames et Messieurs, la troisième route, si je puis ainsi dire, tracée par les Fondateurs de la Maison Saint-François-Régis pour atteindre le but de préservation sociale qu'ils se sont assigné. Là ne s'arrêtait point cependant leur sollicitude. Après avoir essayé de prévenir, dans la mesure du possible, les dangers de l'atelier, et après avoir ainsi tenté de préserver les heures de travail, ils ont voulu prémunir aussi les heures de repos contre les distractions dangereuses et les mauvaises lectures. C'est de cette haute idée moralisatrice qu'est née l'organisation de notre *Cabinet de lecture* et de notre *Bibliothèque populaire*.

Une bibliothèque populaire ! Le besoin s'en faisait-il donc sérieusement sentir ? Messieurs, nous marchons vite dans ce siècle de la vapeur et de l'électricité. Telle œuvre qui pouvait paraître il y a vingt ans une œuvre de luxe, est devenue aujourd'hui, grâce à la multiplicité des communications et au relèvement du niveau de l'instruction populaire, une œuvre de haute nécessité sociale. L'influence du mauvais livre ou de la publication immorale était autrefois bien timide : cette marchandise recherchait le plus souvent l'obscurité des arrière-boutiques où il fallait aller la trouver. Mais aujourd'hui cette presse s'est peu à peu risquée à la lumière, et, enhardie par le silence coupable de ceux qui avaient qualité pour protester, elle n'a pas tardé à apparaître sur le trottoir, aux devantures des libraires, dans les kiosques de journaux, et jusque sur les murailles où l'affiche annonce insolemment son apparition. Jadis, quand le danger se cachait sous la forme d'un livre coûteux, le poison n'était qu'un poison de riche : à l'heure où je parle, l'infamie est mise à la portée des moins fortunés et des plus jeunes. Les colporteurs ont envahi la rue, ils la possèdent, ils y règnent en maîtres, et, criant hautement leur marchandise, ils la présentent avec effronterie aux honnêtes femmes, et vont jusqu'à la glisser aux ouvriers à la sortie de l'atelier, et aux petits enfants à la sortie de l'école ! Et, sans aller jusque-là, que de livres dangereux et pour la foi et pour le cœur sont mis à la disposition des jeunes gens dans ces bibliothèques populaires si nombreuses au milieu de nous ? — Eh bien ! Messieurs, n'y avait-il pas là quelque chose à faire ? Pouvait-on laisser sans protection et sans défense ces malheureux jeunes gens dont le cœur et les passions sont en tempête, et qui, pour lutter contre la marée montante de la corruption, cherchaient vainement leur voile et leur boussole ? Non, Messieurs. Au journal qui souille, au livre qui avilit,

à la publication qui sort du ruisseau et qui y entraîne, il fallait opposer la lecture saine qui instruit, qui distrait, qui satisfait l'intelligence et apaise le cœur. Notre œuvre ne pouvait abdiquer devant ce nouveau devoir et cette nouvelle mission. Elle a organisé et installé une bibliothèque populaire.

La bibliothèque, installée au premier étage de la Maison Saint-François-Régis, comprend d'abord *un cabinet de lecture,* où se trouvent réunis d'un côté des ouvrages littéraires, des publications illustrées, et, de l'autre, des ouvrages techniques se rapportant aux diverses professions. C'est la partie que nous songeons à développer davantage pour en faire comme un complément de nos cours du soir.

Une autre salle renferme une bibliothèque plus sérieuse, et pour ainsi dire, d'un ordre plus élevé. Là sont réunis les traités de religion, de philosophie, d'histoire et d'économie sociale, ainsi que certaines revues scientifiques ou littéraires. Précieuse pour les conférenciers du mercredi soir, qui viennent y puiser les documents et les matériaux qui leur sont nécessaires, peut-être cette bibliothèque serait-elle de quelque utilité, pendant les vacances, aux séminaristes de notre ville. S'il en était ainsi, je ne crois pas trop m'avancer en leur disant qu'elle est à leur disposition, et que s'ils veulent honorer notre modeste salle de lecture de leur présence, les portes leur en seront ouvertes toutes grandes, comme à nos meilleurs et à nos plus sûrs amis.

C'est aussi dans cette salle que se réunissent deux autres comités de nos œuvres : le comité de *l'observation du dimanche,* dont le siège est dans la Maison Saint-François-Régis, et le comité du *catéchisme aux enfants des écoles laïques*. Chaque jeudi, de une heure et demie à cinq heures, une quarantaine de ces enfants s'y pressent pour entendre les leçons de catéchisme que leur font, avec beaucoup de dévouement et d'entrain, des

rhétoriciens et des philosophes du collège Saint-Michel. Ces enfants, qui se recrutent entre eux, ont jusqu'à présent montré beaucoup de zèle et beaucoup de goût pour le catéchisme, autant de tenue qu'on peut en attendre de leur âge et de leur condition, et même, constatation des plus consolantes, de réelles dispositions à la piété.

Vous parlerai-je, Messieurs, du succès de la bibliothèque pour le prêt gratuit des livres, installée dans une troisième salle de la Maison ? Hélas ! Messieurs, parler de la brillante réussite de cette œuvre et de ses tangibles résultats, c'est en même temps parler de la difficulté de la soutenir. En ce moment, en effet, plus de 360 hommes ou jeunes gens et environ 80 petits enfants des écoles viennent prendre gratuitement des livres à notre bibliothèque...

Il s'en présente d'autres tous les jours ; mais c'est le cœur navré que nous avons dû les éconduire, certains rayons de notre bibliothèque présentant, comme certains coins de notre bourse, un vide désespérant !

Et cependant, Mesdames et Messieurs, quel bien à faire, quelle moisson à préparer, si notre bibliothèque populaire pouvait être trois fois plus grande et trois fois mieux garnie ! Quelle tristesse de refuser, parce qu'elle manque, une nourriture saine et bien préparée à ce malheureux affamé, qui, plutôt que de rester à jeun, s'en va sonner à la porte d'autres bibliothèques plus riches que la nôtre, où le poison lui sera versé en abondance et comme à plaisir !... Quelle nécessité douloureuse que celle de renvoyer, faute de ressources, ce jeune homme qui vient spontanément à nous pour obtenir le prêt d'un bon livre, et partant, quel crève-cœur de songer que l'œuvre perd peut-être ainsi l'occasion de commencer des relations qui ramèneraient une intelligence égarée et feraient briller sur elle la lumière de la vérité chrétienne... Car, vous

ne l'ignorez pas, les hommes sont attirés davantage par une bibliothèque qui leur est exclusivement réservée : de plus, ils y trouvent toujours le prêtre, et c'est là que commencent bien souvent des entretiens qui deviennent vite plus intimes.

Aussi, Messieurs, lorsque l'ouvrier a franchi une fois le seuil de la porte de notre bibliothèque, c'est pour y revenir, tant il a trouvé de charmes dans la lecture qu'on lui a facilitée, et de discrète hospitalité dans le cœur des camarades qu'il y a coudoyés. Les jours réglementaires de la bibliothèque sont le lundi et le jeudi soir, de 7 heures 1/2 à 9 heures ; le cabinet de lecture est ouvert tous les soirs. Les jeunes gens qui sont plus intimement liés à l'œuvre peuvent s'y réunir le dimanche. Mais ce que nous aimons, ce que nous recommandons par dessus tout, c'est *le dimanche en famille.*

Dans la famille, en effet, il doit régner, comme dans l'œuvre de Dieu, l'ordre et l'harmonie. La semaine, c'est la ruche chrétienne ; tout le monde travaille; le père et les jeunes garçons s'en vont gaiement à la besogne ; la mère reste au logis pour soigner les petits qui grandissent et qui élargissent chaque année la couronne autour de la table.

Mais le dimanche, c'est, si je ne craignais pas de vous faire sourire, *le lundi de la famille chrétienne ;* le dimanche, père mère, enfants doivent se grouper les uns contre les autres et se réchauffer dans ce vivifiant contact de leurs cœurs ; le dimanche, c'est le jour des causeries intimes autour du foyer qui pétille, le jour des confidences et des grandes résolutions d'avenir, le jour des joies saines et des plaisirs de famille, le jour du souvenir, où l'on pleure silencieusement les vieux parents disparus ou les petits anges envolés ; le dimanche, enfin, c'est le jour du Seigneur, le jour de la prière en commun, où le matin et le soir, comme un carillon joyeux, la voix grave du père se mêle au timbre clair de la mère et au bégaiement

argentin des petits enfants ; ah ! Messieurs, ouvrons donc très larges les portes de cette maison, mais respectueux de tous les droits et de tous les devoirs de la famille, laissons-lui le dimanche qui en est la sauvegarde, afin que tous nos jeunes gens deviennent des hommes de famille ! Un orateur l'a dit très justement : « L'homme de la famille, c'est le véritable « patriote : il tient à la société par mille chaînes puissantes ; il « y tient par ses pères, sa femme, ses enfants ; il y tient par « ses tombes, ses berceaux, ses autels ; il y tient surtout par « ce foyer tutélaire qui abrite avec lui la famille entière (1) ». Oui ! Messieurs, nous qui voulons faire œuvre sociale, n'oublions jamais que la famille, qui est la source et le modèle de la Société, en est par-dessus tout la force et la défense ; qu'elle est, par l'amour qui attache les cœurs au foyer, le plus ferme rempart du pays, et, en un mot, que protéger, garder, et sauver la famille, c'est en même temps protéger, garder et sauver la patrie.

J'en aurais fini, Messieurs, s'il ne me restait à remplir auprès de vous la partie la plus facile et la plus douce de ma tâche.

Vous connaissez maintenant les différentes œuvres groupées ensemble dans la Maison Saint-François-Régis ; vous les avez examinées avec votre haute impartialité, et si le détail, quelque peu confusément présenté, a pu être pour vous une vraie fatigue, du moins l'ensemble a certainement frappé vos esprits si judicieux et si droits et les a attirés par l'ordre de ses lignes et l'harmonie de ses proportions... Et cependant, ce n'est pas à la lumière de vos esprits que je viens, en finissant, faire appel..., non, Mesdames, non, Messieurs, c'est à la générosité

(1) R.-P. Félix (Conférence à Notre-Dame, 1860 : *Le progrès social par la famille*).

de vos cœurs. Les œuvres ouvrières de la Maison Saint-François-Régis, de petite taille et d'apparence délicate dans le principe, ont pris avec l'âge une santé robuste et de féconds développements. Aujourd'hui, elles ont si bien grandi, que, semblables à un adolescent devenu jeune homme, subitement gêné dans l'épanouissement de ses muscles et de sa taille par un vêtement trop étroit ou trop court, elles s'enserrent et étouffent dans leur local provisoire devenu, à l'heure où je parle, tout à fait insuffisant pour son recrutement qui progresse et son influence qui s'affirme chaque jour davantage dans le monde des ouvriers. Près de 900 hommes ou jeunes gens sont déjà groupés dans nos différentes œuvres, et cependant, conférences populaires, bibliothèque, cours industriels du soir, tout ici gémit de ne pouvoir se compléter et s'agrandir ; nos comités souffrent de repousser sans cesse, faute de place, ceux qui se présentent, et de faire journellement la sourde oreille aux demandes qui se succèdent avec une désespérante régularité.

Et puis, disons-le bien bas, Messieurs, il faut à l'homme fait une nourriture plus substantielle et plus abondante qu'à l'enfant. Quand nos œuvres ont commencé, elles ont trouvé, pour soutenir l'incertitude de leurs premiers pas, quelques appuis dévoués et quelques bourses généreuses ; maintenant qu'elles ont quitté le nid et qu'elles ont pris courageusement leur essor, les sacrifices anciens et les secours du passé sont insuffisants pour assurer leur vol. Mesdames et Messieurs, les protecteurs de la première heure sont aujourd'hui trop seuls, et, se réclamant de la belle maxime des Saintes-Lettres que le Pape Léon XIII rappelait dans l'*Encyclique* sur la condition des ouvriers, ils demandent à être aidés : « Il vaut mieux, dit « l'Ecriture, que deux soient ensemble que d'être seul, car « alors, ils tirent de l'avantage de leur société. Si l'un

« tombe, l'autre le soutient. *Væ soli.* Malheur à l'homme « seul ! Car, lorsqu'il sera tombé, il n'aura personne pour le « relever (1). »

Un sort aussi misérable ne sera point le nôtre, Mesdames et Messieurs, car, si jamais le courage venait à nous manquer, si nous avions quelque jour besoin d'une main paternelle qui relève et d'un cœur d'ami qui console, Dieu vous enverrait, comme aujourd'hui parmi nous, Eminence, pour nous tendre l'une et nous donner l'autre. Aussi, est-ce pour moi un grand honneur d'avoir été choisi, malgré mon indignité, pour exprimer à Votre Eminence les sentiments de respect filial et de gratitude profonde dont nos âmes sont en cet instant pénétrées. Malgré une lourde chaîne d'occupations impérieuses qui vous retenait ailleurs, vous êtes venu paternellement à nous, vous nous ouvrez largement vos bras, et vous voulez bien maintenant nous encourager et nous bénir. Soyez-en remercié à jamais, Eminence : mais permettez-moi de vous dire qu'en acceptant aujourd'hui la présidence de cette Assemblée d'œuvres populaires, vous continuez et vous affirmez, en petit sans doute, mais véritablement, toute la grande tradition de votre vie épiscopale. Vous aimez les jeunes gens, vous qui fûtes autrefois dans un établissement illustre, leur conseiller, leur éducateur et leur père... Eh bien ! vos jeunes gens sont ici, Eminence, vous les retrouvez avec leur enthousiasme, leur fougue et leurs généreux entraînements. — Vous aimez le peuple, vous qui, hier encore, dans une déclaration désormais historique (2), traciez si sagement et si magistralement aux masses populaires leurs droits et leurs devoirs : or, nos œuvres sont fondées pour le bien du peuple, et c'est le peuple que vous

(1) Eccl. IV (I, 12).

(2) Déclaration des Cardinaux de France (16 janvier 1892).

bénirez en les bénissant. Enfin, et ce sera votre immortel honneur, évêque de Lorraine aux jours sombres de la défaite, vous avez regardé fièrement l'envahisseur et vous avez aimé jusqu'au sacrifice de vous-même la patrie saignante et déjà mutilée... Eminence, en venant parmi nous, vous servez encore vaillamment la cause du patriotisme, puisque après avoir été, il y a vingt ans, notre modèle en face de l'étranger, vous nous encouragez à travailler aujourd'hui, dans notre modeste sphère, au relèvement industriel et moral de cette grande ville, et par conséquent, au relèvement de la Patrie.

Quant à vous, Mesdames et Messieurs, forts des encouragements du premier pasteur de ce diocèse, nous attendons tout de votre inépuisable générosité. Deux résolutions s'imposent : il faut d'abord construire un bâtiment, où les différentes œuvres puissent se développer et s'agrandir librement, sans être retenues par de misérables considérations d'espace et d'atmosphère. Il faut ensuite suivre le courant qui de tous côtés nous pousse à la fondation de nouveaux cours, car nous voulons fonder à Saint-Etienne un établissement durable pouvant lutter avantageusement avec les cours municipaux grâce au talent des professeurs, au choix des élèves, à la sévérité de la discipline, et surtout à l'influence morale et religieuse.

Eh bien, je vous le demande très franchement, pourquoi ne ferait-on pas de ce nouvel établissement, auquel chacun de vous apportera une pierre, le gardien de vos noms respectés ? Lorsque généreusement, vous laisserez tomber dans notre bourse une somme suffisante à la construction d'une salle, pourquoi ne donnerait-on pas à cette salle le nom vénéré de la famille chrétienne qui se serait ainsi dépouillée au profit des ouvriers ? Et, Mesdames et Messieurs, si votre

aumône est assez large pour que son intérêt annuel puisse couvrir les frais d'installation d'un cours, pourquoi l'œuvre ne payerait-elle pas sa dette, en décernant à ce cours le nom de la famille ou de la personne qui l'aurait généreusement fondé ? Qui donc s'opposerait à ce que Saint-François-Régis formulât ainsi l'expression de sa légitime reconnaissance ?

Messieurs, quels que soient les moyens dont Dieu se servira, les œuvres populaires vous rendront en gratitude et en prières ce que vous leur donnerez en charité. Bien mieux, si vous donnez largement, comme votre bon cœur sait le faire, ces œuvres seront dans l'avenir l'orgueil de votre patriotisme et la consolation de votre foi.

Stéphanois, donnez au nom de votre ville natale, relevez, en la dotant d'une école nouvelle, le drapeau de son industrie, et vous rendrez son nom plus éclatant, plus glorieux, sa réputation plus invincible que jamais !

Chrétiens, donnez au nom de Dieu, et, nouveaux intendants de la Providence, vous consolerez votre foi. Quand nos jeunes gens quitteront la Maison Saint-François-Régis, que vos largesses auront ouverte à leur légitime ambition, quand ils s'en iront à travers le monde du travail, munis du bagage artistique que vous aurez préparé pour eux, ne croyez point qu'ils oublient à la porte cet autre bagage mille fois plus indispensable, le bagage du chrétien ; non ! non ! je m'en porte garant pour toute cette belle jeunesse ; elle l'emportera, au contraire, elle le serrera contre sa poitrine comme un viatique composé pour la grande bataille de la vie... et quand les prédicateurs de révolte, ces grands fascinateurs, guetteront nos jeunes ouvriers pour les séduire, et tenteront de les entraîner à droite, à gauche, en avant, en arrière, partout aux abîmes... quand le danger viendra, inopiné et terrible... notre jeunesse saura, grâce à vous, voir, comprendre et vouloir ; ce

sera pour elle le salut, et pour vous, Messieurs, le triomphe de votre foi et la plus touchante récompense de votre charité !

A peine le rapporteur est-il descendu, que Son Eminence le Cardinal Foulon gravit l'escalier escarpé qui conduit sur l'humble estrade.

Il loue le rapporteur ou plutôt l'orateur dont la parole « vive, efficace, pratique, chaude et éloquente », méritait si bien les applaudissements qui l'ont saluée à maintes reprises.

Il remercie le R. P. Croizier, dont le dévouement a créé les belles œuvres qui viennent d'être décrites, les dames de Saint-Etienne, si ardentes à concourir à tout le bien qui se fait dans la ville.

Il s'applaudit que le ministère partout, trouve, pour compléter son œuvre, des auxiliaires pleins d'activité et d'ardeur.

La question sociale ne peut se résoudre que par la charité. Malgré leur science, les économistes s'égarent dans la recherche de procédés et de recettes pour guérir le mal social ; il n'y en a qu'un seul, la charité chrétienne, qui se dépense avec ordre, prudence et sagesse.

Monseigneur exhorte les membres actifs des différentes œuvres dont il a admiré le tableau, à en poursuivre l'extension et il appelle sur leurs efforts la bénédiction divine.

Il cite le beau mot de saint Paul : « *Consideremus nos invicem in provocationem caritatis.* » Il faut que les œuvres luttent ensemble de zèle et de dévouement ! Les commencements de la Maison Saint-François-Régis ont été petits, mais ce sont les œuvres promises aux plus grands succès qui ont les plus humbles débuts. Les résultats acquis sont déjà considérables ; la générosité chrétienne des stépha-

nois fournira les ressources nécessaires pour qu'ils deviennent encore plus grands. L'appui mutuel et l'union de tous est la condition du succès.

Le Cardinal bénit ensuite l'assemblée qui vient d'accueillir avec respect et reconnaissance des paroles si encourageantes pour nos œuvres ouvrières.

Le lendemain, à huit heures du soir, Monseigneur Foulon revenait à la Maison Saint-François-Régis, mais, cette fois, pour visiter les cours du soir et présider la conférence populaire faite le mercredi de chaque semaine aux ouvriers stéphanois.

Avant d'arriver à la grande salle où s'entassaient plus d'un millier d'ouvriers, notre vénéré Cardinal a voulu visiter en détail chacun des cours où, sous la direction de professeurs aussi instruits que zélés, étudiaient nos cent soixante jeunes gens. Frappé de leur travail et de leur attitude, Monseigneur a exprimé hautement sa satisfaction au R. P. Croizier, aux membres de l'œuvre qui l'accompagnaient et surtout aux professeurs. Il pénétrait ensuite, au bruit d'applaudissements enthousiastes, dans la salle de conférences. Là nous attendait un spectacle vraiment inoubliable ; mais nous ne saurions mieux faire pour le retracer que de reproduire le compte-rendu de cette belle réunion, tel qu'il a été publié le lendemain dans la *Croix de la Loire*.

Nous avons assisté hier soir à un spectacle émouvant.

Dans la salle des conférences de la Maison Saint-François-Régis, plus de douze cents ouvriers en vêtements de travail, mineurs, armuriers, passementiers, étaient groupés, attendant la venue du Cardinal-Archevêque de Lyon. La salle est trop petite, hélas ! et une bonne partie des assistants doit rester debout sur les escaliers de la tribune, bondés d'auditeurs, ou même sur les marches de la modeste estrade sur laquelle apparaîtra tout à l'heure la robe rouge du Cardinal venant bénir tous ces travailleurs. A huit heures, Monseigneur Foulon paraît, escorté de Monseigneur Déchelette, son vicaire général, du R. P. Croizier, et de M. Putod, curé-

archiprêtre de la paroisse de Saint-Etienne. Les applaudissements éclatent et Son Eminence, souriante, a peine à gagner le fauteuil dans lequel Elle s'asseoit, ayant à ses côtés, devant Elle, derrière Elle, les fils de ce peuple que l'on dit ennemi de l'Eglise et de ses prêtres.

Après quelques mots du R. P. Croizier, saluant, en des termes d'une délicatesse dont il a seul le secret, Son Eminence, et la remerciant d'être ainsi venue au milieu des ouvriers de Saint-Etienne comme un père au milieu de ses enfants, Me Courbon monte à la tribune.

Nous voudrions résumer la magnifique conférence que nous avons entendue et qui a été, à chaque instant, coupée par les applaudissements ; essayer de donner à nos lecteurs la sensation de cette éloquence venue du cœur et qui puise en lui ses plus nobles accents ; nous craignons de ne pouvoir réussir et de ne donner ici qu'un pâle reflet des belles et ardentes paroles que nous avons entendues.

Me Courbon remercie d'abord Monseigneur Foulon d'avoir voulu apporter par sa présence un si puissant encouragement à l'œuvre que le R. P. Croizier a créée et qui va grandir après l'éclatant témoignage que lui rend aujourd'hui un prince de l'Eglise. Il dit au Cardinal quelle joie éprouvent tous ces ouvriers, auditeurs assidus des conférences populaires, de le voir au milieu d'eux.

Le sujet qu'il va traiter est celui qui occupe aujourd'hui tous les cœurs et toutes les intelligences : La Question Sociale. *Il se propose de montrer à ses auditeurs comment, seule, la solution chrétienne est capable de résoudre cette question, et, pour cela, il divisera sa conférence en trois parties. Dans la première, il établira que nous nous trouvons aujourd'hui en face d'une situation nouvelle : l'Eglise offre son alliance aux ouvriers. Dans la seconde, il indiquera quels sont les différents systèmes en présence pour la solution, et dans la troisième partie enfin, il prouvera que le système chrétien est le seul qui puisse, dans la mesure où cela est possible, soulager les maux dont nous nous plaignons.*

Après avoir peint, dans un langage d'une admirable clarté, l'état de la France au moment de la Révolution, l'enthousiasme indescriptible avec lequel, au jour de la Fédération nationale, notre peuple saluait l'aurore d'une ère nouvelle, Me Courbon se demande si les espérances, à ce moment

conçues, se sont réalisées. « Les peuples sont pour nous des frères ! » chantaient en 1790 les citoyens français, et voici que les peuples sont aujourd'hui tous armés les uns contre les autres ! et la guerre existe à l'état latent, non seulement entre eux, mais entre toutes les classes, entre les patrons et les ouvriers... Pourquoi cela ? Pourquoi cette immense déception de toutes nos espérances ? Parce qu'au lieu de chercher à réparer les vices de construction de l'ancien édifice, on l'a jeté bas et détruit les anciennes fondations. Depuis, nous cherchons un nouveau bâtiment pour nous abriter, et nous allons de la République à l'Empire, de l'Empire à la Monarchie, de la Monarchie à la République, sans nous fixer nulle part, sans cesser un instant de souffrir du même malaise.

Mais aujourd'hui la voie nous est tracée et notre devoir nous est clairement prescrit : « Ne vous préoccupez plus, nous ont dit le Pape et « les Cardinaux français, de chercher la forme du gouvernement qui « vous convient. Non ! la question n'est pas là : ce n'est pas le choix de « la maison qui importe ; ce qui importe, c'est d'assurer les fondations « de la maison et de les asseoir sur le Christianisme. La forme de gouver- « nement, nous l'avons : c'est la République ! il faut l'accepter loyalement « et sans arrière-pensée ; occupez-vous seulement de la rendre chrétienne. »

Ainsi, plus d'hésitation ! le devoir est là et pas ailleurs ! Nous sommes donc, de par les déclarations du Pape et des Cardinaux, en présence d'une situation nouvelle.

Qu'est-ce maintenant que la question sociale ?

Elle est faite toute entière de deux vices, dit Me Courbon, l'égoïsme et l'envie. Que chacun s'interroge et descende en lui-même ; au fond, ce sont deux vices luttant l'un contre l'autre qui constituent toute la question sociale.

Les remèdes ? Trois nous sont proposés : l'un — c'est le système libéral — peut se définir ainsi : la liberté pour tous ? Chacun fait ce qu'il veut et la force intervient seulement pour consacrer les conventions librement passées. C'est un mensonge ! Les hommes ne font pas ce qu'ils veulent, et celui qui contracte sous l'influence de la faim n'est pas libre vis-à-vis de celui qui contracte pour augmenter sa fortune. La doctrine libérale équivaut à ceci : le monde aux plus habiles ! Et si le monde est

aux plus habiles, comment diparaîtront cet égoïsme et cette envie dont est faite la question sociale ?

Le socialisme ? la base de tous ses différents systèmes, c'est l'égalité de tous les hommes entre eux. Mais les ouvriers, auxquels on prêche ces doctrines voient, au contraire, autour d'eux et sous toutes les formes, l'inégalité radicale des forces, des intelligences et des conditions. Alors, pour faire disparaître cette inégalité, ils veulent détruire la société actuelle, s'arment contre les riches, et l'égoïsme et l'envie croissent au lieu de diminuer.

Que reste-t-il donc ? La solution chrétienne, celle qui, s'inspirant du premier commandement du Christ : « Aimez-vous les uns les autres ! » *ne voit de justice ici-bas que celle qui est éclairée par la charité, commandant l'amour du petit et du faible. Que chacun reste en-deçà de son droit, aille un peu au-delà de son devoir, et dans la mesure où cela est possible, l'inégalité disparaîtra de la terre.*

« On nous dit, s'écrie l'orateur, dans un superbe mouvement ora-
« toire, que cette solution est impossible parce que le peuple ne croit plus
« au Christ ! Il ne croit plus au Christ ? Et la semaine dernière, dans
« une réunion organisée par la Libre-Pensée de Montmartre, sous
« l'empire des ardentes paroles de deux apôtres : l'abbé Garnier et l'abbé
« Paturot, deux mille ouvriers poussaient cette acclamation : « Vive
« le Christ ! » Il ne croit plus au Christ ? Et comment n'y pas croire,
« alors que de l'aveu de tous les incrédules, dans toutes les questions
« qui intéressent l'humanité, il n'en est pas une où il ne faille être pour
« le Christ ou contre Lui ! »

Mais il est humiliant de tenir quelque chose de la charité ! Humiliant ! et comment cela ? Quand c'est l'amour des hommes les uns pour les autres qui, seul, dicte ces préceptes et fait notre loi morale !

Non ! c'est le Christ qui, le premier, a commandé aux hommes de s'aimer ; c'est le Christ qui a apporté la Fraternité sur la terre ; c'est lui seul, et la seule observation de sa doctrine qui la fera régner !

Les applaudissements retentissent, se prolongent pendant que le Cardinal-Archevêque gravit à son tour les marches de la tribune que Me Courbon vient de quitter, et éclatent de nouveau lorsque, sur cette

pauvre estrade de bois blanc apparaît, dans sa robe rouge et la croix d'or sur la poitrine, le prince de l'Eglise qui vient saluer les fils du peuple.

*Monseigneur Foulon loue l'orateur des belles paroles qu'il vient de faire entendre. Il a dit excellemment que c'est dans la Charité qu'il faut chercher la vraie solution de la question sociale. Léon XIII, et après lui les Cardinaux français, ont dit cela dans l'*Encyclique *et dans la* Déclaration.

Mais il ne faut pas se contenter de proclamer cette vérité; il ne faut pas non plus que de conférences comme celle-ci les auditeurs n'emportent qu'une impression fugitive, prompte à s'effacer. Il faut conformer sa vie aux doctrines que l'on tient pour vraies, et si la charité chrétienne doit être le remède des inégalités sociales, il faut établir cette charité chrétienne dans sa conduite de tous les jours. Il ne faut pas se contenter d'applaudir les belles maximes, il faut les pratiquer.

Monseigneur Foulon renouvelle ensuite, en termes singulièrement clairs et précis, et commente la déclaration dont il est l'un des vénérés auteurs : « Nous acceptons résolument, dit-il, et sans discussion la « forme actuelle du gouvernement, la forme républicaine, parce que « l'Eglise n'a jamais été inféodée à aucun parti. Mais nous n'acceptons « pas la forme d'irréligion que les sectaires veulent donner à ce gouver- « nement; la République n'est pas UN BLOC *de laquelle on ne puisse rien « distraire, et les lois d'impiété ne sont pas de son essence, comme on l'a « prétendu. Non!! ne croyons pas cela! Ne croyons pas que la France « puisse devenir prospère avec l'athéisme officiel, avec les doctrines impies « qui portent la dévastation dans les âmes, avec des lois contraires à « toutes les libertés! Attachons-nous fermement à la doctrine chrétienne, « à la pratique de la charité, cela seul peut nous sauver.*

Monseigneur le Cardinal exprime ensuite, en termes émus, la joie qu'il éprouve d'être venu au milieu de tous ces ouvriers qui viennent entendre et applaudir la doctrine du Christ. Il y a quarante ans, on n'aurait pas vu cela et le spectacle de ce soir est fait pour raffermir les âmes qui seraient tentées de se laisser envahir par le découragement. Remercions donc les hommes vaillants qui, confiants dans la loyauté du peuple, sont venus lui apporter la parole chrétienne et nous donnent ainsi

la joie de ce spectacle. Ils ont raffermi nos cœurs et, grâce à eux, nous regardons avec confiance l'avenir !

Monseigneur sait, du reste, que la population ouvrière de Saint-Etienne est profondément chrétienne. Il a pu s'en rendre compte aux jours douloureux qui avaient mis notre ville en deuil. Lors des catastrophes multipliées causées par le grisou, il a vu chaque fois s'affirmer avec une force nouvelle le sentiment religieux. Il a vu ce peuple priant et pleurant dans nos églises.

C'est donc avec toute l'effusion de son âme qu'il appelle sur les assistants, sur les ouvriers qui l'entourent, sur leurs familles et sur leurs amis, les bénédictions divines.

Tout le monde s'agenouille alors, et le Cardinal bénit la foule recueillie et prosternée.

Puis le R. P. Croizier fait la prière du soir, et les douze cents voix des ouvriers s'unissent pour les réponses à la voix du Cardinal agenouillé au milieu d'eux.

La prière finie, le Cardinal se relève et alors, sur un mot vibrant du P. Croizier qui engage tous les assistants à souhaiter ce soir à leur Pasteur venu au milieu d'eux la fête du saint dont il porte le nom — Saint Joseph — des acclamations de : « Vive le cardinal ! » s'élèvent de tous côtés, poussés par toutes ces poitrines de travailleurs. L'émotion gagne tous les cœurs, et le Cardinal, ému de cette manifestation toute spontanée, veut de nouveau bénir les ouvriers, qui, pour la seconde fois, s'inclinent sous la main de leur Pasteur.

Enfin, celui-ci, comme à regret, quitte la salle au milieu des applaudissements, en serrant les mains de ceux qui l'entourent, et en leur disant : « Merci, mes amis ! Au revoir ! Au revoir ! »

Tel est le spectacle qu'il nous a été donné de voir hier.

Mais comment des paroles et de froids écrits pourraient-ils rendre l'émotion profonde qui étraignait nos âmes à la vue de ce prince de l'Eglise, de ce cardinal, venant au milieu des ouvriers, leur parlant, les bénissant ! Qui pourrait dire les réflexions inspirées par un pareil spectacle, inconnu en France, hélas ! depuis longtemps, la joie qu'il nous cause et les espérances qu'il nous donne ? L'Eglise allant au peuple, lui parlant

priant avec lui ! La voix des ouvriers se mêlant à la voix de leur Pasteur ! Aucun intermédiaire, aucune vaine formalité séparant l'un de l'autre ce père et ses enfants ; la robe rouge du prince de l'Eglise mêlée aux blouses et aux vêtements usés par le labeur de l'usine ou de l'atelier, éclatant au milieu d'eux comme le signe de l'alliance de l'Eglise et de l'ouvrier ! Et le respect, l'émotion peints sur tous les visages, les acclamations enthousiastes saluant cette alliance !

Oui ! nous avons assisté hier à un grand spectacle, et nous aurions voulu que ceux que le mot « catholiques » *effraie, y puissent tous assister. Ils auraient vu s'il est vrai que le peuple a peur de l'Eglise, se défie d'elle et de ses ministres. Ils auraient vu s'il est vrai de représenter le prêtre et l'ouvrier comme des étrangers qui jamais ne parviendront à fraterniser... Et peut être, en voyant notre Cardinal priant au milieu du peuple, auraient-ils compris que le temps des habiletés vaines est passé et que l'aurore se lève d'un jour nouveau !*

P. Tézenas du Montcel.